

portée. Il n'a ni imagination, ni sensibilité, ni cet amour de l'art qui distingue les natures d'élite. Il n'a pas même cette chaleur du polémiste, qui donne de la vie à l'argumentation, et qui tient le lecteur en haleine.

Il est lourd, il est froid, et son rire même est ennuyeux. C'est le rire haïeux du sophiste pamphlétaire, que l'aspect du mal seul réjouit. La haine a fait élection de domicile, dans ce style difforme et exagéré, elle n'en sortira pas.

Je serai juste, et je ne reprocherai pas à M. Dessaulles de faire des phrases vides. Ses phrases sont pleines, mais pleines de choses creuses. Il y met du sel, autant qu'il peut—ce qui n'est pas dire beaucoup—mais ce sel est gros et imbibé de narcotique. On s'endort vite à manger de ce sel-là.

Ce que je dis des phrases de M. Dessaulles, je puis le dire de sa tête. Elle n'est pas vide, mais très-mal meublée, et tout y est dans un pêle-mêle incroyable. Beaucoup de choses, mais rien de complet, rien de clair, rien de brillant, rien d'ordonné : un vrai chaos.

Cela explique le désordre de tous ses écrits, qui n'ont aucune symétrie, ni gradation. On dirait qu'il ignore entièrement ce qu'est la *disposition* dans le discours ; et toutes ses œuvres manquent d'unité et d'ensemble.

Les seules transitions dont il use, dans sa dernière brochure, quand il veut passer d'un sujet à un autre, sont les suivantes : *Maintenant monseigneur, à présent monseigneur, j'ai voulu vous dire monseigneur, il était temps de vous dire monseigneur, etc.*

Faisons un pas de plus, et entrons dans un examen plus détaillé de ce mauvais style d'avoué.

Ni élégante, ni vive, ni cadencée, sa phrase se traîne, se mêle, et arrive péniblement au bout. Bien loin d'avoir des ailes, elle n'a pas même des pieds, et quand